

PÈLERINAGE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE BLAISE PASCAL,

21 JUIN 2025

Notre pèlerinage pascalien aura cette année ses stations sur la rive droite. Elles correspondent aux premières années de Pascal à Paris, si l'on excepte la résidence de la rue Neuve-Saint-Lambert où la famille est demeurée à peine plus d'une année, d'avril 1634 à juin 1635. Il y arriva à en novembre 1631 avec les siens, pour aller s'établir définitivement sur la rive gauche, rue Monsieur-le-Prince en de septembre 1654.

On compte 3 demeures de la famille Pascal sur la rive droite, après le mois et demi passé à l'auberge ; une demeure où Pascal demeura seul, rue Beaubourg.

Les Pascal sont restés deux ans et demi dans le quartier de l'hôtel-de-Ville, vers où nous porterons d'abord nos pas. Mais la principale résidence des Pascal par sa durée fut celle de la rue Brisemiche, au cloître Saint-Méry. Ils la louèrent un peu plus de 13 ans, de juin 1635 à octobre 1648 et ils la gardèrent donc pendant les plus de sept années que dura le séjour à Rouen, de 1640 à 1647. C'est dans leur paroisse que s'achèvera notre pèlerinage. Ils la quittèrent le 1^{er} octobre 1648 pour la rue de Touraine, que Jacqueline et Blaise quittèrent le 25 décembre 1651, Étienne Pascal étant mort le 24 septembre.

Blaise et Jacqueline allèrent alors s'établir rue Beaubourg, séjour bientôt quitté par Jacqueline, reçue à Port-Royal.

III. LE COUVENT DES MINIMES

[angle nord-est du croisement entre la rue de Béarn et la rue des Minimes]

Nous nous sommes rendus au couvent des minimes, parce qu'il fut celui du père Marin Mersenne (1588-1648), qui à partir de mai 1635 (les Pascal étaient à la veille de quitter la rue Neuve Saint-Lambert pour la rue Brisemiche), réunit autour de soi une académie de savants, ancêtre de l'académie des sciences, où Étienne Pascal se rendait avec son fils, y rencontrant des noms comme Pierre Gassendi et Jacques le Pailleur, ami d'Étienne. Ce fut Le Pailleur qui succéda à Mersenne à la tête de l'académie à la mort du religieux. Les sociétaires se réunissaient à tour de rôle dans leurs logis, puis dans la cellule de Mersenne, quand celui-ci ne pouvait plus commodément se déplacer à la fin de sa vie.

Les minimes sont une réforme des franciscains en 1435 qui eut pour fondateur saint François de Paule. On encherissait là sur les abaissements que laissaient prévoir le nom officiel de mineurs désignant les franciscains. Les minimes imitèrent d'abord l'érémitisme de leur fondateur avant de passer au cénobitisme. Ce fut à l'époque du Concile de Trente qu'ils se signalèrent par leur zèle pour les études, dont le père Mersenne est si représentatif, ayant exercé des fonctions de formation dans les maisons de son ordre. L'essor de cet ordre, dont il ne reste aujourd'hui que quelque deux cents membres, notamment en Italie, fut assez prodigieux à l'époque dont nous parlons. La science du père Mersenne le désignait pour être nommé à Paris, dans le couvent dit de la Place Royale. Cette maison fut fondée en 1611 par le père Olivier Chaillou, neveu de saint François de Paule, et cette fondation fut favorisée par Marie de Médicis, veuve d'Henri IV et régente de France. Cette faveur des grands se poursuivit, et l'on put s'adresser en 1657 au grand architecte François Mansart pour reconstruire l'église selon des plans magnifiques. Ils ne furent cependant exécutés que pour le premier étage. La rue de Béarn fut tracée à l'emplacement de la nef de cette église, dont la façade se déployait de part et d'autres sur deux ailes aboutissant chacune à un pavillon. Celui de gauche subsiste dans la partie occidentale de la rue des Minimes. Celui de droite a disparu en 1925 quand on construisit la caserne de gendarmerie désormais affectée à des logements.

Mersenne était mort depuis près de dix ans quand commencèrent les aménagements de Mansart. Cette mort intervint l'année même (1648) où les Pascal emménagèrent rue de Touraine, à deux pas d'ici, où nous allons bientôt nous rendre. Il fut par ailleurs deux ans supérieur de cette maison.

Mersenne a produit une grande impression sur son siècle, et plus profonde encore sans doute sur Pascal, qui le vit de si près. Il fut un esprit plus universel encore que n'était celui que nous vénérons, puisque son étude s'étendait jusqu'à la musique, comme d'ailleurs son ami Pierre Gassendi. Il a publié, dans ce domaine, une monumentale *Harmonie universelle*. Autre trait de Mersenne à quoi Pascal est très conforme : il fut un zélé défenseur de la doctrine catholique. Il est l'auteur, en 1624, de *L'impiété des déistes, athées et libertins de ce temps combattue et renversée de point en point par des raisons tirées de la philosophie et de la théologie*. Il estime lui-même leur nombre à 50.000 dans Paris. On sait combien Pascal devait faire sien le souci de Mersenne, en ouvrant certes des voies nouvelles. Mersenne, comme Pascal, pratiquait la distinction entre les disciplines d'autorité et celles où prévalent les vérités démontrées, domaine où on ne doit pas suivre aveuglément les anciens. Ce fut Mersenne qui posa le problème de la cycloïde ou roulette, que Pascal résolut quelques années plus tard. Il défend la mémoire de Galilée contre les condamnations ecclésiastiques, et Pascal l'imita sur ce point. Si Mersenne est intraitable sur l'orthodoxie catholique, son goût des sciences le fait lier d'amitié avec Gassendi, qui professe un atomisme épicurien compatible à ses yeux avec le christianisme. Il fut aussi bien sûr l'ami de Descartes, mais sans adopter son système et relevait l'importance de l'expérience. Le sens de l'humain et des personnes est tel chez Mersenne et Pascal qu'il garantit contre tout sectarisme leur zèle pour la vérité et pour la religion (qui fit que Mersenne approuvait hautement d'autres condamnations ecclésiastiques).

Le Seigneur nous donne de suivre leurs exemples.